

Danse.

A Paris, un spectacle audacieux mais pas complètement abouti de la Française.

Julie Nioche, exploration gonflée

par Marie-Christine VERNAY

QUOTIDIEN : jeudi 15 décembre 2005

«H2O-NaCL-CaCO3» de Julie Nioche, dans le cadre du Festival d'Automne, Maison de l'architecture, chapelle des Récollets, 148, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris Xe. A 19 h 30 et 21 h. Jusqu'à dimanche. Tél. : 01 53 45 17 00.

Julie Nioche est une acharnée. Son spectacle, avec un titre qui donne mal au crâne, *H2O-NaCL-CaCO3*, s'est construit en plusieurs épisodes. La danseuse conceptrice n'a jamais cédé sur la nécessité d'un environnement en adéquation avec le projet artistique, ni revu à la baisse (ou à la hausse) l'équipe de base. Soit «*six sexes et six têtes pour un seul être*», selon sa définition, une danseuse-chorégraphe (elle-même), un guitariste, une chanteuse, une architecte, un éclairagiste et un lieu.

Concocté à Annecy, avec l'aide de la Scène nationale de Bonlieu, le concept se développe en fonction du lieu. Ici, programmé par le Festival d'Automne dans la chapelle des Récollets de la Maison de l'architecture (près de la gare de l'Est), le spectacle, ou plutôt l'installation comme il est de bon ton de l'écrire aujourd'hui, raconte la dissolution et la revendication des formes.

Détachée. La danseuse entre comme par une porte dérobée en fond de scène, laquelle se referme sur l'extérieur après avoir distillé quelques lumières mourantes. Elle arrive comme si de rien n'était, détachée. Puis se prend au jeu. La guitare s'emploie à créer un environnement sonore, d'abord discret, puis prenant. Les structures gonflables reposent au sol, molles comme des bouées percées qui gisent sur le sable. Julie Nioche n'est pas fragile, mais sa silhouette est erratique.

Et voilà qu'on la retrouve au premier étage, dans la mezzanine de la chapelle. Là, elle s'en donne à cœur joie. La structure est un peu plus gonflée, surface *a priori* ouateuse, juste assez pour l'enfourer, la dérober au regard. Pourtant, on entend son corps qui frappe le sol, malgré la toile de parachute. Tout est blanc et noir. On aimerait la sauver, comme dans ces jeux où la partie recommencée permet de redonner vie à des petits bonshommes charmants qui ne veulent aucun mal à la planète Terre. Mais Julie Nioche s'en moque, elle n'est pas virtuelle.

Elle est de nouveau au rez-de-chaussée et là, l'affaire se corse. Les structures blanches gonflent à outrance. La danseuse, devenue toute petite, tente une percée dans l'immensité blanche. Elle essaie aussi de trouver une couche où se reposer à l'horizontale. Refusé. Il n'y a aucune issue possible et le corps a beau montrer une certaine fureur, il est happé par l'architecture. C'est plastiquement irréprochable, et sensuel.

Julie Nioche, de la compagnie Fin novembre, n'a sans doute pas achevé cette courte pièce d'une demi-heure. Son expérimentation est au cœur du spectacle. On demeure pourtant comme un spectateur invité à un vernissage ou à une performance. L'empathie dont elle parle, qui semble faire partie du projet et que l'on ressent à certains moments, reste à explorer.

Chercheuse. On peut néanmoins faire confiance à cette danseuse, découverte en tant qu'interprète chez Odile Duboc en 1996 et que l'on suit dans son partenariat artistique avec Rachid Ouramdane. Chercheuse tant sur scène qu'au département danse de l'université Paris-VIII, elle explore des chemins encore peu fréquentés : la notion d'épuisement (*les Sisyphes*) ou, grâce à une bourse, l'imaginaire gestuel. Elle a organisé en 2004 en Belgique un festival avec le Théâtre du Vooruit et le Musée psychiatrique de Guislaim.